

# LA CHUTE DES HERAULTS

*Epris de liberté et humanistes, des intellectuels se sont engagés — et parfois fourvoyés — sur les chemins du militantisme et de la politique. De Zola à Althusser, un livre, quatre émissions, signés Bernard-Henri Lévy.*

**T**rente mille personnes sont venues. Le fourgon de Sartre cahote dans les allées du cimetière Montparnasse. Qui enterre-t-on ? Le romancier, le compagnon de route du PCF, le défenseur des maos ou l'auteur de *Flaubert* ? Tout cela, répond Bernard-Henri Lévy, mais plus que cela : dans ce fourgon repose la dépouille d'une figure emblématique du XX<sup>e</sup> siècle, celle de l'intellectuel. Avec Sartre, la foule accompagne aussi les dépouilles de Zola et de Péguy ; de Barrès et Drieu ; d'Aragon

et de Breton ; de Malraux et de Mauriac ; de Paulhan, de Camus, d'Aron ; de Foucault, de Lacan, de Barthes. Il ne restera plus qu'à clore les yeux d'Althusser, ces yeux très bleus et grand-ouverts sur sa propre folie, pour sceller, dans le même caveau, la religion de l'histoire et de ceux qui l'ont défendue. Avec les soldats meurt la cause. Il n'a fallu qu'un siècle, celui qui sépare l'affaire Dreyfus de la chute du Mur de Berlin, pour faire d'*intellectuel*, cet adjectif légèrement dépréciatif, un nom commun chargé de gloire, puis, avec la même soudaineté, l'illustration du dévoiement. Tant d'erreurs. Tous ces tyrans encensés. Ces massacres justifiés.

Gide qui écrit sans trembler que « de plus en plus [il croit] que l'idée de liberté n'est qu'un leurre ». Sartre qui s'excuse auprès des maos de ne pas s'atteler, au lieu de son *Flaubert*, à quelque chose de « plus utile », un « roman populaire », par exemple. Drieu, dont le cœur « tressaille », « s'affole » et même « éclate » à Nuremberg, au spectacle des dramaturgies hitlériennes. Jusqu'à Foucault, le rusé Foucault, qui se débonde devant Khomeiny et vénère comme un premier communiant « la dimension mythique du prophète de Qôm ».

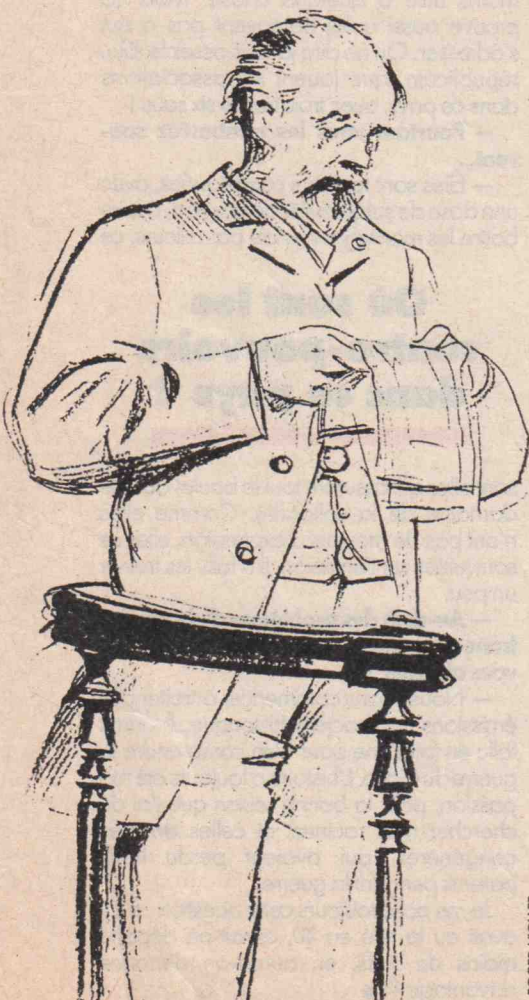
Alors pourquoi ? Pourquoi eux, pourquoi cela ? Pourquoi les sentinelles ont-elles, avec tant d'obstination, tiré sur le camp qu'elles étaient venues garder, celui de la liberté et du bonheur des hommes ? C'est la question que se pose Lévy, dans ce documentaire en quatre épisodes et ce livre concomitant.

Le film, pour des raisons de forme et finalement de fond, ne touche que la surface des choses. Prenons Gide, qui visite l'URSS en juin 36, et dont les yeux, alors, se dessillent. Lévy et son réalisateur Alain Ferrari ont refait le voyage. Ils nous promènent. A Leningrad, ou bien dans le parc Gorki, nous suivons la silhouette romantique de BHL, qui déambule, livre de Gide en main. Nous entendons, dit sur un ton d'emphase par le même BHL, un commentaire bien cousu où alternent des extraits de *Retour d'URSS*. Parfois la caméra s'attarde — pour quel motif ? — sur un soldat, un groupe de jeunes. Nous voilà maintenant à Sotchi, ville natale de Staline. Dans ce bureau de

poste, nous explique-t-on, « ce bureau que nous avons retrouvé inchangé depuis cinquante ans », Gide a envoyé un télégramme de bon anniversaire au Petit Père des peuples. La caméra dévisage une poignée d'employés surpris. On ne nous montre pas la corbeille dans laquelle, peut-être, Gide a jeté le brouillon du télégramme.

Les auteurs du film ne s'en tiennent pas là. A Nuremberg, Sigmaringen ou Berlin, BHL pèlerine à grandes foulées, tantôt vu de dos, tantôt — l'excès de pudeur finit par tourner au ridicule — filmé au ras de la botte. Ici, la chambre où Céline a couché. Là, l'esplanade où Drieu s'est enflammé pour le fascisme. Mais l'hôtel de Céline est une Gasthaus banale, et le stade de Nuremberg n'est empli que d'herbes pelées.

Ce parti-pris de voyage-souvenir, issu d'un bon sentiment pour aboutir à un médiocre résultat, fait perdre au film un temps précieux. Du coup, les interviews et les documents d'époque, qui composent l'autre part des images, sont réduits à la portion de misère. C'est pourtant là que Lévy disposait d'un capital inestimable. Il le



1898. Emile Zola, le « pionnier », se retrouve à la barre des accusés...



... 1936. Louis Aragon prend fait et cause contre Franco.